

Le Dictionnaire historique des noms de cours d'eau de Wallonie

Présentation générale

Le volume 26 des *Mémoires* de la Section wallonne de notre Commission, livré à l'impression en septembre dernier, sera la première partie d'un ouvrage qui en comptera deux, et qui a pour titre *Les noms de rivières de Wallonie y compris les régions germanophones. Dictionnaire analytique et historique.*

C'est dire qu'il entend couvrir l'ensemble de la Région Wallonne (ci-après R. W.) telle qu'elle est définie dans la Belgique fédérale d'aujourd'hui, en ce compris les territoires germanophones ou qui l'ont été, de Gemmenich à Athus.

Il n'entend pas non plus se borner à la nomenclature actuelle. Étudiant l'histoire des hydronymes vivants, il ne pouvait négliger les noms dont la vie, en tant qu'hydronymes, s'est arrêtée dans le passé – dans un passé parfois très éloigné –, soit connus par les textes, soit qu'ils survivent comme toponymes, tels les noms en *-bais*, *-becq* (*-bach* pour la région allemande), ou encore les *Braine*, *Gesves*, *Polleur*, *Villance* et maints autres. Aussi a-t-on admis, avec discussion étymologique à l'appui, – des noms comme *Amberloup*, *Barges*, *Eupen*, *Malmedy* ou *Manderfeld*, présumés contenir le noyau d'hydronymes disparus. D'autres expriment des notions où s'associent milieux palustres et ruisseaux qui y prennent naissance, comme le *Brook* en anglais : *Leignon*, *Mehaigne*, *Quenast*, *Waremmé* ; etc.

Dans le même esprit, les principaux *éléments constitutifs* des hydronymes anciens ou encore en usage ont fait l'objet d'une notice parfois étendue : *suffixes* comme **-ara* ou **-nt-*, improductifs dès l'Antiquité, ou comme l'élément *-l-* qui dès l'indo-européen commun sert à former des noms d'agent – et donc des noms de rivières, autrefois puissances actives sinon toujours personnifiées –, pour aboutir aux diminutifs en *-ellus* du latin

populaire (w. *-ia*, *-ê*, pic. *-iau*) ; – *appellatifs* intervenant dans la terminologie des cours d'eau, comme les rejetons belgo-romans de *aqua* et de *rivus* avec leurs dérivés, du germ. **baki-*, du *seip-* des cantons de l'Est, du *flâss* de la région arlonaise, etc. On a aussi retenu des termes plus techniques, tels l'*arain.ne* de nos anciennes houillères, la *chavée* ou le *trô* de nos campagnes, le *târgnon* de l'Ardenne liégeoise, les *tchôdîres* de nos Hautes-Fagnes à quoi répond le ruisseau dit *baquet de la Caudrie* de Florennes, etc. : noms qui, sans avoir proprement ni partout une *signification* hydronymique, ont *désigné* çà et là des cours d'eau – selon une distinction due à Benveniste, singulièrement pertinente en hydronymie.

Mais un premier problème devait être rencontré. Comment concilier limites administratives et hydrographie, alors que, l'Ardenne mise à part, le profil général du relief de la Belgique fait s'écouler vers la Flandre nombre de cours d'eau qui parcourent nos contrées ou y prennent source ? À la différence d'un répertoire de noms de localités, l'ouvrage ne saurait connaître que des limites de bassins fluviaux, ou du moins de vallées adjacentes. Figurent donc ici la *Wiltz* née à Bastogne, l'*Oise* née à Chimay, la *Dyle* née en Brabant Wallon, l'*Our* de Saint-Vith qui touche à trois États, la *Rour* qui sort de nos Hautes-Fagnes pour finir à Ruremonde après un long détour, la *Meuse* ou la *Chiers* qui naissent et débouchent hors de Belgique, la *Lys*, qui limite au Sud l'enclave de Warneton-Comines ; etc.

Plus fondamental, le lien qui relie hydronymie et toponymie proprement dite, toponymie et lexique, met d'autant plus en cause le statut épistémologique de l'hydronymie, et jusqu'à sa légitimité même, qu'on a affaire à des dénominations plus récentes, dont les attaches avec le lexique vivant sont plus apparentes. Au-delà des discussions théoriques abordées dans l'Introduction, il a paru que l'entreprise se justifie au moins par des raisons de fait : l'antiquité de beaucoup de noms de rivières, qui projette une lumière sur la plus ancienne histoire linguistique de l'Occident, et requiert un exposé des données et un développement critique qui ne sauraient prendre place dans un livre de toponymie générale.

La préhistoire linguistique

L'ouvrage est d'ailleurs conçu dans un esprit résolument comparatif et européen. De même qu'en matière de langues la méthode comparative prolonge dans le passé l'investigation historique, la comparaison en toponymie supplée dans une certaine mesure au défaut, trop fréquent chez nous, de formes assez anciennes pour révéler leur origine et donc permettre, de reconstituer par hypothèse leur évolution à long terme. On n'a donc pas seulement demandé à nos voisins des correspondants exacts de nos noms issus des temps celtiques ou des colonisations franques – aucun hydronyme n'ayant, pour ainsi dire, été créé comme tel à l'époque romaine. Les plus anciens d'entre eux, hérités de la préhistoire indo-européenne, ont conduit l'enquête plus loin encore, des Îles Britanniques aux Pays Baltes ou à l'Europe méditerranéenne.

On a ainsi pu mettre en évidence la part de l'héritage représenté en Belgique par des hydronymes dont l'origine i.-e. est certaine ou probable, mais qui ne s'expliquent pas précisément par le celtique tout en appartenant à l'indo-européen occidental, matière que, sous l'étiquette *Alteuropäisch*, le comparatiste H. Krahe attribuait à une protolangue, ancêtre immédiat des idiomes de l'Occident, celtique compris, et qu'il situait en gros à l'âge du Bronze continental (2^e millénaire av. notre ère). Quelques lecteurs s'étonneront qu'il soit fait état ici de ce concept, dernier avatar des conceptions néo-grammairiennes, et contesté dès sa naissance. Mais, si lâche qu'ait été la cohésion du complexe « paléo-européen », les faits s'imposent au linguiste par leur cohérence ; et, sans trop se préoccuper de préhistoire théorique, on continue d'en enrichir le *thesaurus* en Allemagne, en Autriche, en Scandinavie, en Pologne.

Or, nos cours d'eau n'ont pour ainsi dire pas été conviés à ce concert. Est-ce un hasard si l'un des noms belges les plus cités par Krahe est celui de la *Warche*, rivière qui a longtemps fait partie de la « Wallonie prussienne » ? Pourtant, la racine alternante qui a fourni le nom de l'*Oise* ne compte pas moins de trois ou quatre représentants wallons, celles de *Vesdre* ou de *Rour*

autant, celle de *Rhône* près d'une dizaine ; etc. Eu égard à leur importance, ces noms et bien d'autres d'antiquité comparable reçoivent ici la notice circonstanciée, ordonnée par types suffixaux, qui leur manquait encore en langue française. En même temps qu'il se propose d'introduire dans le circuit international de l'onomastique les éléments les plus anciens de notre hydronymie, on peut espérer qu'en sens inverse il fera connaître chez nous quelques perspectives ouvertes par la recherche étrangère. On a du reste veillé à éviter tout excès de technicité, sans dissimuler la complexité des faits.

Sans davantage prétendre réveiller le débat, vieux d'un demi-siècle, suscité en Allemagne autour du *Nordwestblock* et en Belgique par Maurits Gysseling à propos d'une présumée langue « belge » (avec un emploi de ce terme qui n'est pas conforme à l'ethnographie antique), on propose ici un concept nouveau, utilisé dans des travaux préparatoires : celui de « paléo-rhénan », notion-cadre très souple qui s'inscrit dans une phase évoluée du paléo-européen, annonçant le gaulois et le germanique westique ; elle sous-entend une contrée assez vaste comprenant la Belgique et dont l'axe fluvial majeur est le Rhin depuis sa sortie du Massif schisteux jusqu'à la mer du Nord. On lui attribue en phonétique les noms en *P-* comme les anciens hydronymes *Poleda* (la Hoëgne de l'Ardenne verviétoise), *Piébecq* de la région d'Ath-Tubize (via un dialecte flamand), ou comme la *Pall*, ruisseau frontalier des environs d'Arlon : noms qui sont anomaux à la fois en celtique et en germanique. Dans le lexique, son élément quasi-emblématique est **apā-*, **appā-*, variante du nom i.-e. de l'« eau vive » qui est ailleurs **aqwā-* ou **ab-* ; devenu suffixe, il est à l'origine de nos noms en *-eppe*, parmi lesquels les hydronymes *Gileppe* et *Gulpe*. Une remise en perspective de la question, devenue nécessaire un demi-siècle après le travail de Dittmaier, trouve place dans l'ouvrage.

À ce substrat « paléo-rhénan » serait venu se surimposer, dans les derniers siècles qui précèdent l'intervention romaine, un courant venu de Gaule propre et connu par l'archéologie hainuyère : de là sans doute nos hydronymes gaulois « au castor » (*Berwinne*, *Biesme*, *Breuwanne*, etc.) ou fondés, croit-on, sur le concept

« clair, limpide » (*Glain, Gland*). Mais la distinction est, dans la pratique, si malaisée à faire avec les éléments i.-e. qu'on a préféré le plus souvent l'étiquette commune « (pré-)celtique ».

Peut-être ce courant méridional a-t-il servi de vecteur à ceux des éléments pré-indo-européens que la Wallonie partage avec les contrées montagneuses de France ou d'Italie : en dehors de la « base » bien connue **kal-/kar-*, représentée par la *Chiers* lorraine, la *Calonne* tournaisienne et la *Chelles* stavelotaine (auj. l'Eau Rouge), il faut rappeler, pour nos régions, le jeu inexplicable d'alternances entre les noms *Samara* de la Sambre et de la Somme picarde, de la **Sumara* de Sombreffe, de la **Sumina*, notre *Somme* de Famenne ; etc. – Quant au nom d'*Amanium* (Amay près de Huy), antique désignation topique de la vallée mosane ou d'un affluent oublié sur lequel était assis le bourg romain, il n'a de répondants, hormis l'*Ems* de Westphalie, qu'en Grèce, en Albanie et en Cappadoce, et semble ainsi venir du Sud-Est.

L'empreinte germanique

Le francique ripuaire a pu faire des emprunts à la lisière Nord du domaine « paléo-européen » : de là les hydronymes en *-*ap(p)a* du Nord de l'Allemagne ou des Pays-Bas tels que *Velp, Gulpe* (ce dernier issu de notre Plateau de Herve) et, sur les deux rives de la Meuse moyenne, l'isolement de notre groupe *Houille, Houyet Ho(u)youx, Hulle, Huy*, etc., dont un pendant non germanisé semble subsister à l'extrémité Ouest du domaine avec la rivière littorale *Cojeul* du Pas-de-Calais. La difficulté qu'on éprouve à élucider des noms comme *Hoëgne* ou *Semois* (en all. *Sessbach*) tient peut-être à ce qu'on cherche du germanique là où se dissimuleraient des éléments (d'origine indigène) germanisés.

D'ailleurs, il apparaît que des populations germaniques se sont établies dans certaines de nos vallées dès avant la grande poussée franque du début du v^e siècle : le long de l'*Escaut* – un nom connu dès le 1^{er} siècle *avant* n. ère mais qui ne s'interprète bien que par le germanique – et de sa tributaire la *Senne* – nom

entouré de satellites comme *Soignes, Soignies, Zuun*, etc., dont les variantes métaphoniques témoigneraient d'une implantation ancienne (Van Loon-Wouters). Un nom comme *Scaldobrio* (XI^e s.), auj. Escaudœuvres dans le département du Nord, montre que le germanique (*Scaldis*) s'est substitué au gaulois (*briva* « pont ») à une époque où la tradition de cette langue n'avait pas disparu. Quand ? il est difficile de le dire, car il semble que la situation ait varié suivant les régions. L'article *Escaut* prend en compte les éléments du problème, y compris sa pénétration dans la vallée supérieure.

L'importance numérique des hydronymes wallons d'origine germanique est l'un des enseignements majeurs de l'ouvrage. De l'Ardenne méridionale aux confins Nord-Ouest du Hainaut, les noms composés de **baki-* se comptent par dizaines, les formes *-bais, -becq*, voire *-beek* jalonnant le progrès de leur romanisation. Plus surprenante, la forte empreinte culturelle germanique s'affirme avec les noms de personnes sur lesquels beaucoup d'entre eux sont construits (*Biètranri, Gretry, Renory*, etc.).

Par cela même que, de calibre très modeste, ces cours d'eau ne servent qu'aux activités des champs, ils témoignent qu'un grand nombre de ces colons, descendants de chefs de guerre, sont devenus des ruraux, propriétaires ou régisseurs, attachés au sol de plus près que ne paraissent l'avoir jamais été les colons romains. Le fait apparaît caractéristique sur les deux rives de la Meuse moyenne, entre Dinant et Huy, où plusieurs affluents irriguant des terroirs fertiles portent des noms germaniques (*Flône, Floyon, Hédrée*, le groupe *Houille* déjà cité, etc.). Ainsi se confirment les vues esquissées en 1947 par M. Gysseling, largement corroborées d'ailleurs par les importantes nécropoles rurales mises au jour dans la même région et dont le « mobilier » atteste la persistance d'usages germaniques.

Les micro-hydronymes ; les formations romanes

Cependant, à côté des rivières navigables ou flottables dans les conditions d'autrefois et qui, perçues dès la préhistoire

comme des unités géographiques, ont conservé leur nom traditionnel, on n'a pas voulu négliger les petits cours d'eau, demeurés jusqu'il y peu l'apanage de la recherche régionale. Leur très grand nombre et leur intérêt onomastique très inégal imposaient un choix sévère, limité aussi par une bibliographie foisonnante et dispersée à l'extrême. Il fallait, en outre, faire face à l'instabilité des dénominations dans l'espace et dans le temps, et donc aux accidents de toute sorte auxquels ils ont été exposés de tout temps. La « micro-hydronymie » est, on le sait, le domaine d'élection de la re-motivation ou « étymologie populaire ». L'enchaînement de méprises qui a conduit à la *rivière d'Argent* près de La Hulpe (Brabant Wallon), au *Fond des Cris* de Chaudfontaine, ou encore à la *Batte* gaumaise a un intérêt didactique qu'on ne pouvait ignorer. On montre ici qu'un mécanisme analogue rend compte du nom de la *Lue* ardennaise, affluent de l'Aisne.

Pourtant, le patrimoine hydronymique wallon ainsi rassemblé révèle une richesse peut-être insoupçonnée en noms de facture archaïque, quoique lui manque le plus souvent le *pedigree* de formes anciennes dont les grandes rivières sont mieux pourvues. Citons pêle-mêle, pour nous en tenir au début de l'alphabet : l'*Aisne* ardennaise déjà citée, – l'*Angre* et l'*Angreau* de la région d'Ath, – le *rieu de Barges* à Tournai, dont l'antiquité paraît assurée par le nom féodal *Baraffe* (« terre humide sur le rs. **Bar* ») et peut-être par les deux *Barvaux* du Condroz (anc. *Bar-v-ello-*), noms qui rejoignent à leur tour la *Bar* du Sedanais ; – la *Bonne*, torrent des hauteurs Sud de Huy, qui en celtique est « le fond, le ravin » ; etc.

Des familles étymologiques se dessinent par delà les distances géographiques. *Aubel* et la rivière *Bel* du Plateau de Herve forment un ensemble auquel se joignent le *ri d'à* d'Herstal et les *Ave*, *Dave* (anc. (*D*)*avele*) du Namurois, et qui remet en cause le sens de « (rivière) blanche » prêté au type **albula* ; – de même la *Lienne*, autre petite rivière ardennaise, se relie à *Liernu* (Éghezée) et à *Leernes* (Fontaine-l'Évêque) par un prototype commun *Led-erna*, dérivé complexe (suffixes **-ara* et *-na*) qui à son tour révèle, dès l'époque celtique, une certaine unité de langue à

travers la *Belgica* et la constitution de « types » onomastiques communs à plusieurs groupes ethniques.

Le principal enseignement – et le plus sûr – de cette longue enquête est toutefois d'ordre sémantique. D'après l'analyse étymologique, les grandes rivières ont reçu partout des dénominations de caractère général qui font d'elles des « eaux vives » ou des « cours d'eau par excellence » (cf. l'expression *li grande êwe* naguère si répandue), ou encore des « rapides », des « impétueuses », parfois des « maternelles » comme notre ancienne *Marne* d'Ocquier, pendant wallon des *Marne* et *Meyronne* de France. Au contraire, les petites unités, dont la perception est fractionnée au gré de l'habitat humain, semblent n'être guère dénommées pour elles-mêmes mais en fonction de leur utilité pour ainsi dire statique, ou encore comme lieux-dits : en un mot, dans leurs rapports avec l'homme, ses activités, son bétail, son charroi.

Quelques constantes sémantiques

Ainsi, la facilité d'accès aux hommes et au bétail a généré un type wallon représentant *vadu(m)*, *vadellu(m)* dont on a recueilli ici une dizaine d'exemples (*Waya*, *Wayère*, *Wayot*, *Wé*), et qui à Spa (*Wayai*, autrefois *Eau de Spa*) s'est accrédité comme hydronyme dès avant 1900. Inversement les cours d'eau hostiles sont en wallon des *Cohî*, dans l'Est des *Quoidebach*. – La notion de « franchissement », qui l'emporte sur le cours d'eau lui-même (*l'ieauue du pont lienne* [1612] à Lierneux), a fait accueillir *Planche*, *Planquette* et *Pont*, *Poncheau*, etc.

À cette perception confuse du cours d'eau et de son environnement, du nom propre et de l'appellatif, on peut attribuer la concentration régionale de mêmes types ou radicaux, sortes d'isoglosses lexicales en circuit fermé, et dont les exemples ne sont pas rares : au groupe *Houille* déjà cité, on ajoutera les quatre *Biesme* ou *Bienne* échelonnés de Thuin à Auvélais, et surtout les couples *Orne* ~ *Orneau* de la région de Gembloux, ou la *Gueule* et le ruisseau de *Goé*, autour d'Eupen, qui appartiennent chacun à deux bassins fluviaux différents. La notice

Biesme, entre autres, fait percevoir combien tardive a été la constitution d'une nomenclature distinctive de nos petits cours d'eau, au demeurant bien incomplète.

Mais un cours d'eau peut être utile, surtout s'il est doublé d'un bief (*bî*) ou si l'on peut en régler le débit par des batardeaux (*rs. de l'Estanche*) ; et ce sont alors les machines qu'il active qui servent de repère : moulins le plus souvent (*Moulbaix, Molignée, Miehlbich*, etc.), parfois pressoirs (*Stordoir* ou *Tordoir*), forges (*Favarge* à Tubize, *Féron* à Hastière-Lavaux, *ruisseau de Fer* à Gerpinnes), voire atelier de foulon (*Follerie* ; *Wolscht < Wolle-statt*).

On a dû, sous peine de grossir davantage le livre, laisser de côté les dénominations anecdotiques ou légendaires (ruisseaux *de la Motte Brûlée* à La Glanerie, *du Marais du Diable* à Macquenoise, *des Bons-Enfants* à Fosses-la-Ville, *de la Passée du Cerf* de la forêt d'Anlier), etc., et n'en retenir que quelques-unes pour leur intérêt historique (l'*Austain* à Chimay, les *Quinze-Parts* à Harchies, la *Princesse* à Binche) ; – ou scientifique (*le ruisseau des Anomalies* à Bras-sur-Lomme, *Perlenbach* de l'Eifel) ; etc.

À côté de leur objectif scientifique, les *Noms de rivières* se veulent ainsi œuvre de mémoire, que les transformations socio-économiques accélérées de notre Wallonie rendent plus nécessaire que jamais⁽¹⁾.

Jean LOICQ

⁽¹⁾ L'auteur tient à rappeler ici l'aide précieuse qu'il a reçue de confrères auxquels la C. T. D. a confié la révision du travail : en particulier le dialectologue J. Germain, le médiéviste Ét. Renard, le germaniste J. Van Loon. Il va de soi que j'assume la responsabilité des étymologies inédites (sauf publication dans le *BTD* entre 2007 et 2012).